

Introduction

►► Présentation générale

La contraction de texte aux concours d'entrée en Ecole de Commerce consiste à condenser en temps limité un texte d'une lecture plus ou moins aisée, au dixième de sa longueur.

L'épreuve se décline en deux versions selon les concours, mais les exigences demeurent rigoureusement les mêmes :

- ⊃ les textes dits « Ecricome » : un texte de 2 500 mots environ est à résumer en 250 mots, plus ou moins 10 %, en 2 heures ; le devoir doit comporter un titre, dont le nombre de mots n'entre pas dans le décompte total ;
- ⊃ les textes dits « HEC/ESC » : un texte de 4 000 mots environ est à résumer en 400 mots, plus ou moins 5 %, en 3 heures.

Dans le premier cas, les textes sont plus aisés à comprendre sans pour autant être simples, la difficulté réside essentiellement dans le temps imparti : il faut être extrêmement efficace dans l'organisation des 2 heures pour articuler lecture et reformulation. Dans le second cas, les textes sont particulièrement exigeants, dans un niveau de langue soutenu et un contexte culturel à maîtriser pour éviter tout contresens et faciliter la reformulation.

► L'épreuve

Si l'on comprend bien ce qui est attendu par l'intitulé même de l'épreuve, on mesure souvent mal la difficulté de l'exercice. C'est en s'y confrontant régulièrement que l'on se familiarise avec ses exigences car c'est à la fois :

- ⊃ un exercice de **logique** : il faut être capable d'exposer rigoureusement les étapes, toutes les étapes, du raisonnement mis en œuvre par l'auteur du texte ; c'est un peu comme reproduire une démonstration ;
- ⊃ un exercice de **reformulation** : il est impératif de ne pas recopier des bribes de phrases, ou d'emprunter les expressions utilisées ;
- ⊃ un exercice de **langue** française : l'orthographe, la syntaxe et la ponctuation doivent être correctes, le style doit être soigné ; la graphie doit être lisible !

Plus concrètement, en termes de compétences, ces impératifs correspondent à :

- ≥ la capacité à **dégager l'architecture du texte** qui signe le degré de compréhension : les résumés ratés sont le plus souvent le fait d'un texte mal compris dans ses subtilités. C'est donc en repérant systématiquement l'articulation logique entre deux idées – cause, conséquence, opposition, etc. – et en hiérarchisant les éléments de la réflexion – une idée maîtresse peut commander un ou plusieurs arguments – que le sens se construit. Il s'agit de **retracer fidèlement et scrupuleusement le chemin parcouru par l'auteur** en franchissant scrupuleusement toutes les balises ;
- ≥ la capacité à **mobiliser un vocabulaire adapté** et précis : la traduction synonymique ne peut jamais convenir ; il ne s'agit pas de « coller » au texte ligne par ligne : **reformuler suppose, une fois encore, la pleine compréhension du sens** dans toute sa finesse car elle seule permet une saisie de l'essentiel. Ce qui ramène à la maîtrise d'un langage concis, riche et diversifié ! À cet égard, une culture générale solide facilite la saisie du contexte et la mobilisation d'un lexique adapté – il est plus serein de lire un texte qui s'empare d'une question sur laquelle on a quelque notion, ou qui se déploie sur un arrière-plan culturel, historique que l'on a fréquenté.
- ≥ la capacité à **écrire sans erreur** dans sa propre langue : le fait de compter chaque mot engendre des incongruités syntaxiques et des néologismes irrecevables ; de même, le temps limité ne doit pas empêcher une relecture assidue pour vérifier l'état de la langue employée dans le devoir.

Articuler ces trois compétences est un défi et un gage de réussite. Y parvenir n'est pas insurmontable : car **réussir une contraction n'est pas aléatoire** ; bien souvent, les étudiants qui ont le sentiment de ne pas progresser, répètent les mêmes travers. C'est en les identifiant, en examinant attentivement les devoirs corrigés que l'on peut mettre en place de nouveaux réflexes. C'est également en lisant attentivement et scrupuleusement les textes que l'on s'entraîne à la contraction.

Cet ouvrage est donc conçu pour une utilisation pratique : il s'appuie sur de véritables copies d'étudiants et de leur commentaire découlent les conseils à mettre en place – les sujets ou exercices proposés figurent pour tout ou partie dans les chapitres concernés.

► Comment utiliser ce manuel ?

Le sommaire se fonde sur les différentes étapes de l'épreuve et sur les principales difficultés de l'exercice ; il est donc parfaitement possible de fréquenter chacun des chapitres dans un ordre aléatoire et qui coïncide avec difficultés rencontrées lors de ses propres entraînements.

On pourra donc :

- ≥ si l'on est débutant, prendre connaissance des principales attentes de l'exercice pour « dégrossir » la préparation avec des exemples concrets ;

- ≥ si l'on a un peu d'expérience, identifier ses propres écueils dans ses propres copies, puis travailler sur les exemples correspondants pour revenir ensuite corriger son propre travail : encore une fois, lire les conseils ou identifier les problèmes sans retour actif et correctif ne portera aucun fruit !
- ≥ enfin, si l'on souhaite compléter son parcours avant les concours, utiliser les exemples comme des exercices et comparer son entraînement personnel aux conseils proposés.

►► Méthodologies et conseils généraux pour aborder la contraction de texte

Il n'existe pas UNE méthode universelle et transférable à tous pour réussir.

On comprend bien que le texte proposé à la contraction suppose un contexte culturel que certains maîtriseront mieux que d'autres : cette marge de culture constitue l'impondérable ; elle ne s'aplanit pas en faisant des exercices de contraction mais en augmentant son bagage de connaissances. Apprendre 5 nouveaux mots par semaine, – les assimiler, se contraindre à les réemployer pour les rendre vivaces à la mémoire –, ritualiser la lecture de quelques pages d'un manuel de culture générale, faire le point sur ses lacunes – chronologie historique, littéraire et artistique – et les pallier, être curieux d'une notion que l'on maîtrise mal... tous ces petits réflexes anodins peuvent seuls endiguer des insuffisances accumulées.

Extrait du rapport de jury 2008

« (le texte) offrait en outre l'avantage d'évoquer nombre de notions étudiées durant la première année de classe préparatoire, rappelant de la sorte, s'il en était besoin, que la contraction n'évalue pas seulement des compétences techniques : cet exercice exigeant, qui impose de savoir lire autant que de savoir écrire, suppose aussi une solide culture générale, dont les correcteurs ont constaté qu'elle avait cruellement manqué aux travaux les plus faibles. »

Une fois cela posé définitivement, on peut aborder la technique de l'exercice par différents moyens. Le but ultime est de respecter le temps imparti et de souscrire aux trois compétences mentionnées *supra*.

Concrètement, chacun se fera une routine qui correspondra à sa façon d'organiser intellectuellement les 3 opérations : lecture, saisie d'un raisonnement hiérarchisé et reformulation condensée. Ces 3 compétences ne sont pas nécessairement les étapes successives de l'exercice ; elles peuvent et doivent se combiner.

À l'usage, se dessinent **deux « écoles »** :

⇒ soit on procède en 2 grandes étapes :

1. lire et noter au brouillon le plan du texte en hiérarchisant au fur et à mesure les idées et arguments relevés ;
2. à partir du brouillon et de cette première lecture extrêmement fiable, et qui présente en général des bribes de rédaction, rédiger intégralement en comptant simultanément les mots utilisés – au besoin, revenir au texte-support pour des micro-précisions.

On comptera dans ce cas pour une épreuve en 3 heures :

- lecture/notes : 1h15 à 1h30 environ
- la reformulation : 45 minutes à 1h
- pour la copie, la correction de la langue, et la vérification du décompte : 45 minutes

On comptera pour une épreuve en 2 heures :

- lecture/notes : 45 minutes
- la reformulation : 45 minutes
- pour la copie, la correction de la langue, et la vérification du décompte : 30 minutes

On voit bien ici que la réussite de cette méthode passe par l'organisation de l'espace de travail au brouillon : prévoir des symboles, toujours les mêmes, pour marquer la hiérarchie et donc la progression du raisonnement ; utiliser des couleurs distinctes pour se repérer plus aisément ; mettre en page ses notes pour que l'architecture apparaisse visuellement et facilite le choix des liens logiques – s'y contraindre est un gage de réussite.

⇒ soit on fait le « tout en un » :

- lire le texte-support avec une concentration maximale et combiner compréhension fine, hiérarchisation (= perception de l'architecture argumentative) et reformulation précise (= mobilisation d'équivalences sémantiques) et économique (= décompte balisé au fil de la lecture/réécriture).

Cette option peut être adoptée quand on est déjà familier de l'urgence temporelle à laquelle soumet l'épreuve et quand on est capable d'une lecture assurée et experte du texte, qui articule simultanément la saisie du sens d'un paragraphe ou d'une portion de texte, et sa place, son rôle dans l'architecture générale éclairée par la thèse.

On comptera – quelle que soit la durée de l'épreuve : pour recopier proprement le brouillon, vérifier son orthographe et l'exactitude du décompte : 30 à 45 minutes

On voit bien ici que la lecture raisonnée fait primer la reformulation, que l'architecture est pensée ensuite, voire réaménagée au fur et à mesure – périlleux ! –, qu'une marge est ménagée pour un décompte progressif conçu comme une contrainte. Le risque majeur ici est de « consommer trop vite trop de mots » et de négliger la fin du texte.

► Les bons réflexes à adopter

- ⇒ ne pas lire une fois le texte-support « à vide », sans prendre de notes : c'est une perte de temps ; il est évident que maîtriser l'intention démonstrative de l'auteur facilite la distinction entre essentiel et accessoire ; c'est pourquoi on peut très rapidement balayer le fil du texte en repérant les grandes articulations de pensée. Si l'on est un lecteur besogneux, on peut éventuellement lire le premier et le dernier paragraphe du texte – certains étudiants y trouvent un confort intellectuel suffisant.
- ⇒ ne pas surligner abondamment le texte-support : quelques mots ou formules pertinentes suffisent. Plus on surligne, souligne, gribouille, annote, etc., plus il est difficile de retrouver ce que l'on a pensé initialement ; en outre, s'il est nécessaire en fin de brouillon, de supprimer des mots, un texte multicolore agit comme un écran qui brouille nécessaire et accessoire.
- ⇒ ne pas accorder un nombre de mots proportionnel à la longueur du paragraphe ; certains passages du texte, même significativement longs, peuvent se réduire à une simple phrase.
- ⇒ se contraindre à articuler systématiquement deux idées avec un lien logique, quitte à ne pas garder l'intégralité des connecteurs dans la version finale : cela minimise les risques d'omission et oblige à surveiller la bonne cohérence du résumé.
- ⇒ s'autoriser au brouillon des variantes de reformulation, plus ou moins élégantes, plus ou moins précises (en cas d'exemples), plus ou moins gourmandes ou économes, et noter le surplus de mots potentiel.
- ⇒ être strict sur le temps accordé à telle ou telle étape : c'est une discipline à acquérir et à s'imposer sans indulgence.
- ⇒ compter systématiquement le nombre de mots utilisés au fur et à mesure du brouillon : cela évite les mauvaises surprises et la tentation du mensonge.
- ⇒ ne pas rendre une copie non relue ; être honnête sur le décompte final : les portions de mots sont vérifiées de manière aléatoire et lourdement pénalisées.

► Exemples de copie

- ⊃ On peut commencer cette phase d'entraînement à la contraction :
 - en se soumettant à l'épreuve proposée ci-dessous sur un texte extrait du Léviathan de Th. HOBbes
 - en lisant directement après le sujet proposé les 3 copies réalisées par des étudiants et dont le débriefing peut s'avérer instructif d'emblée, pour saisir les attentes de l'exercice.
- ⊃ **Résumez ce texte en 250 (deux cent cinquante) mots.** On tolère 10 % en plus ou en moins (225 au moins, 275 au plus).
- ⊃ Tout manquement à ces normes (par excès ou par défaut) sera gravement sanctionné. (Par exemple, un résumé atteignant 300 ou n'atteignant pas 200 mots, sera noté zéro.)
- ⊃ **Donnez un titre** au résumé (les mots du titre n'entrent pas dans le décompte des mots).
- ⊃ **Indiquez le nombre de mots utilisés** en portant les mentions suivantes très lisiblement et à l'encre : repère formé d'un double trait // dans le texte écrit après chaque tranche de 50 mots, décompte chiffré cumulatif (50, 100, 150 etc.) en regard dans la marge, total exact en fin d'exercice.



L'invention de l'imprimerie, quoiqu'ingénieuse, n'est pas grand-chose si on la compare à celle de l'écriture. Mais qui, le premier, trouva l'usage de l'écriture, nous ne le savons pas. Celui qui, le premier, la fit entrer en Grèce fut Cadmus, le fils d'Agénor, roi de Phénicie. Une invention qui procure l'avantage de perpétuer la mémoire du temps passé, et de relier les hommes dispersés dans tant de régions éloignées de la terre. C'est d'ailleurs une invention difficile, car elle procède de l'observation attentive des différents mouvements de la langue, du palais, des lèvres, et des autres organes de la parole, observation qui [a permis] de faire autant de nombreuses différences de caractères [qu'il est nécessaire] pour évoquer ces mouvements. Mais la plus noble et la plus profitable de toutes les autres inventions fut la parole, qui consiste en des dénominations ou appellations, et en leur connexion, au moyen de quoi les hommes enregistrent leurs pensées, se les rappellent quand elles sont passées, et, aussi, se les déclarent l'un à l'autre pour leur utilité mutuelle et leur communication, invention sans laquelle il n'y aurait pas eu entre les hommes plus de République, de société, de contrat, de paix qu'entre les lions, les ours et les loups. Le premier auteur de la parole fut Dieu lui-même qui apprit à Adam comment nommer les créatures qu'il présentait à sa vue. Car l'Écriture ne va pas plus loin sur cette question. Mais cela était suffisant pour l'amener à ajouter de nouvelles dénominations, comme l'expérience et l'usage des créatures lui en donnaient l'occasion, et à les lier peu à peu de façon à se faire comprendre. Et, jour après jour, il acquérait d'autant plus de langage qu'il en avait

découvert l'utilité, quoique ce dernier ne fût pas aussi riche que celui dont a besoin un orateur ou un philosophe. Car, en dehors de cela, je ne trouve rien d'autre dans l'Écriture, directement ou par ses conséquences, qui puisse [nous faire] conclure qu'Adam ait été instruit des dénominations portant sur les figures, les nombres, les mesures, les couleurs, les sons, les phantasmes, et les relations ; encore moins des dénominations qui renvoient à des mots ou des paroles, comme général, particulier, affirmatif, négatif, interrogatif, optatif, infinitif, toutes dénominations utiles ; et moins que tout, les mots entité, intentionnalité, quiddité, et d'autres noms sans signification des scolastiques.

Mais tout ce langage acquis, et développé par Adam et sa postérité, fut d'ailleurs perdu à la tour de Babel, quand, par la main de Dieu, tous les hommes, à cause de leur rébellion, furent frappés d'un oubli de leur premier langage. Et les hommes étant par là forcés de se disperser dans différentes parties du monde, il fut nécessaire que la diversité des langues, qui existe aujourd'hui, procédât de ces dernières par degrés, selon ce que le besoin, la mère de toutes les inventions, leur enseigna, et, le temps passant, ces langues s'enrichirent partout. L'usage général de la parole est de transformer notre discours mental en un discours verbal, ou l'enchaînement de nos pensées en un enchaînement de mots, et ceci pour deux utilisations : l'une est l'enregistrement des consécutives de nos pensées qui, étant susceptibles de s'échapper de notre mémoire, et de nous faire faire un nouveau travail, peuvent être de nouveau rappelées à l'aide de mots par lesquels elles furent désignées. Si bien que le premier usage des dénominations est de servir de marques ou de notes de la remémoration. Un autre usage intervient quand de nombreuses personnes utilisent les mêmes mots pour exprimer les unes aux autres, par la liaison et l'ordre de ces mots, ce qu'elles conçoivent ou pensent de chaque chose, et aussi ce qu'elles désirent, ce qu'elles craignent, ou ce qui est l'objet de toute autre passion. Et pour cet usage, les mots sont appelés des signes. Les usages particuliers de la parole sont les suivants : premièrement, d'enregistrer ce que, en réfléchissant, nous découvrons être la cause de quelque chose présente ou passée, et ce que les choses présentes peuvent produire ou réaliser, ce qui, en somme est l'acquisition des arts. Deuxièmement, de révéler aux autres cette connaissance à laquelle nous sommes parvenus, ce qui revient à se conseiller et à s'apprendre quelque chose les uns aux autres. Troisièmement, de faire savoir aux autres nos volontés et nos desseins, afin que nous nous donnions les uns aux autres une aide mutuelle. Quatrièmement, de contenter et d'enchanter, soit nous-mêmes, soit les autres, en jouant avec nos mots, pour le plaisir ou l'agrément, innocemment.

À ces usages, correspondent quatre abus. Premièrement, quand les hommes enregistrent incorrectement leurs pensées, par des mots dont le sens est variable, mots par lesquels ils enregistrent comme leurs des idées qu'ils n'ont jamais comprises, et ils se trompent. Deuxièmement, quand ils utilisent les mots métaphoriquement, c'est-à-dire dans un sens autre que celui auquel ils étaient destinés, et, par là, induisent les autres en erreur. Troisièmement, quand, par des mots, ils déclarent une volonté qui n'est pas la leur. Quatrièmement, quand ils utilisent des mots pour se blesser les uns les autres. Étant donné que la nature a armé les créatures vivantes, certaines avec des dents, d'autres avec des cornes, et d'autres [encore] avec des mains, ce n'est qu'un abus

de parole de blesser quelqu'un avec la langue, à moins que ce ne soit quelqu'un que nous sommes obligés de gouverner, et alors, ce n'est pas le blesser, mais le corriger et l'amender.

La manière dont la parole sert à la remémoration de la consécution des causes et des effets consiste en l'imposition de dénominations, et en leur liaison. Dans les dénominations, certaines sont propres et particulières à une seule chose, comme Pierre, Jean, cet homme, cet arbre ; et certaines sont communes à de nombreuses choses, comme homme, cheval, arbre ; dont chacune, quoique n'étant qu'une dénomination, est néanmoins la dénomination de différentes choses particulières. Si l'on considère l'ensemble de ces choses comme un tout, on l'appelle un universel, [mais] il n'y a rien dans le monde d'universel, sinon des dénominations, car les choses nommées sont toutes par elles-mêmes individuelles et singulières. [...]

Étant donné que la vérité consiste à ordonner correctement les dénominations dans nos affirmations, un homme qui cherche l'exacte vérité doit se souvenir de ce que signifie chaque dénomination qu'il utilise, et il doit la placer en conséquence, ou sinon, il se trouvera empêtré dans les mots, comme un oiseau dans les gluaux, [et] plus il se débattrait, plus il sera englué. Et donc, en géométrie – qui est la seule science jusqu'ici qu'il a plu à Dieu d'octroyer à l'humanité –, les hommes commencent par asseoir le sens de leurs mots, ce qu'ils appellent définitions, et ils les placent au commencement de leur calcul.

On voit par là combien il est nécessaire à quiconque aspire à la vraie connaissance d'examiner les définitions des auteurs précédents, et, ou de les corriger quand elles sont avancées négligemment, ou de les faire par soi-même. Car les erreurs se multiplient par elles-mêmes, selon la poursuite du calcul, et elles conduisent les hommes à des absurdités, qu'ils finissent par saisir, mais auxquels ils ne peuvent se soustraire sans refaire de nouveau le calcul depuis le début, où se trouve le fondement de leurs erreurs. De là vient que ceux qui font confiance aux livres, font comme ceux qui additionnent des petits totaux pour faire un grand total, sans envisager si ces petits totaux [eux-mêmes] ont été les résultats d'additions correctes, et qui, trouvant enfin l'erreur manifeste, et ne suspectant pas leurs premiers fondements, ne savent pas comment s'en sortir, perdent leur temps à voler à la surface de leurs livres, comme des oiseaux qui, entrés par la cheminée, et se trouvant enfermés dans une pièce, volettent vers la lumière trompeuse des carreaux de la fenêtre, l'intelligence qui leur permettrait d'envisager par où ils sont entrés leur faisant défaut. De sorte que c'est dans la définition correcte des dénominations que repose le premier usage de la parole, qui est l'acquisition de la science, et c'est sur les définitions inexactes, ou sur l'absence de définitions que repose le premier abus, dont procèdent toutes les opinions fausses et insensées qui font que ces hommes qui reçoivent leur instruction de l'autorité des livres, et non de leur propre méditation, se trouvent autant au-dessous de la condition des hommes ignorants, que les hommes qui possèdent la vraie science se trouvent au-dessus. Car l'ignorance se situe au milieu, entre la vraie science et les doctrines erronées. La sensation et l'imagination naturelles ne sont pas sujettes à l'absurdité. La nature elle-même ne peut pas